

La maison seule



Il ne faut jamais laisser la maison seule pendant l'enterrement, sinon le mort dont croit garder la dépouille au cimetière reste la garder.

Un boucher de Gouesnac'h devait le prix d'un veau à des fermiers de Clohars. Un samedi matin passant à peu de distance de la ferme, il se dit :

- Tiens je vais faire un détour et régler la vieille Lharidon.

Le voilà donc de prendre le chemin qui menait chez elle. En entrant dans la cour, il fut assez surpris d'apercevoir personne nulle part.

« Est-ce qu'ils seraient tous aux champs ? » pensa-t-il. La porte même de la maison était fermée, contre l'habitude, il se risqua à soulever le loquet : le battant tourna sur ses gonds et il se trouva dans la cuisine. Elle lui parut aussi déserte et silencieuse que le dehors ?

- Holà ! Cria-t-il, on est tous morts ici ?

- Ma foi c'est à peu près comme vous dites, lui répondit une voix cassée qu'il reconnut être celle de la vieille Lharidon.

Comme il faisait très sombre dans le logis, il demanda :

- Où êtes-vous Naïc ?

- Ici dans le coin de l'âtre, boucher.

Il s'approcha et la vit, en effet, qui remuait la cendre du foyer avec la petite fourche en fer dont on se sert dans les campagnes pour mettre au feu les branchettes d'ajonc.

- Oh bien ! reprit le boucher, je n'ai affaire qu'à vous. Je viens vous apporter le prix de votre veau : voulez-vous compter l'argent ? C'est quatre écus, si j'ai bonne mémoire.

- Oui, oui, vous n'avez qu'à les déposer sur la table.

- À votre gré... Santé à vous Naïc et à la prochaine, car je suis pressé.

Jamais il n'avait trouvé la vieille si accommodante. Elle ne s'était même pas dérangée pour vérifier si la somme y était, elle qui d'ordinaire réclamait plus que son dû. Tout en faisant ces réflexions, le boucher avait regagné la grande route. Au moment où il l'atteignait, il vit venir de

la direction du bourg de Clohars un groupe de gens en deuil. Parmi eux étaient les deux fils de Lharidon. Il s'arrêta pour les « bonjourer » au passage.

- Il y avait donc un enterrement aujourd'hui ? leur demanda-t-il.

- Oui répondit l'aîné des Lharidon d'une voix triste.

- Quelqu'un de vos proches peut-être ?... C'est donc ça, que j'ai trouvé votre mère tisonnant la cendre d'un air si préoccupé. Elle n'a même pas eu le cœur de compter l'argent que je lui apportais pour le prix du veau.

Les deux Lharidon le regardaient hébétés.

- Notre mère, dite-vous ?... Vous avez parlé à notre mère ?

- Certes. Qu'est-ce qu'il y a de si extraordinaire que vous me dévisagiez avec cette mine ?

- Mais c'est elle que nous venons d'enterrer !

Ce fut au boucher d'écarquiller les yeux,

- Je l'ai pourtant vue comme je vous vois, affirme-t-il.

La servante des Lharidon, qui était avec eux, leur dit alors :

- Je vous avais avertis... Il ne fallait pas laisser la maison seule... Maintenant la morte ne la quittera qu'au coucher du soleil.

Les Lharidon et leur suite attendirent cette heure-là pour rentrer chez eux. Quand ils pénétrèrent dans la cuisine, la morte en était partie, mais l'argent du boucher était bien sur la table et la fourche à prendre l'ajonc était couchée en travers de la cendre sur la pierre du foyer.

Conté par Josep Mahé – Quimper

[CeltitudeMania](#)